

## Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes  
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



# L'apport des religieux dans la propagation des récits régionalistes

Aurélien Boivin

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :  
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019135ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019135ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université Sainte-Anne

### ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

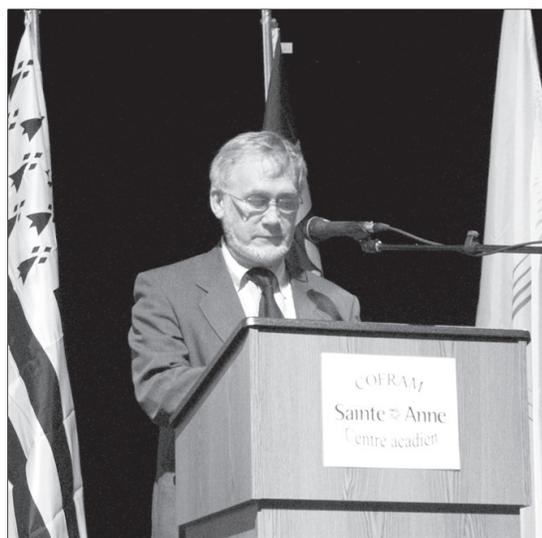
Boivin, A. (2013). L'apport des religieux dans la propagation des récits régionalistes. *Port Acadie*, (24-25-26), 212–225.  
<https://doi.org/10.7202/1019135ar>

### Article abstract

Cette communication tente de montrer le rôle des religieux et l'influence qu'ils ont exercée dans la propagation du mouvement régionaliste ou terroiriste québécois dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle. Ces religieux ont été d'ardents défenseurs des valeurs traditionnelles alors que s'amorçait au Québec ce qui deviendra, dans les années 1940, une ère dite de modernité. La communication examine aussi l'impact de ces auteurs sur divers concours qui ont rejoint une foule de participants, mais aussi un très grand nombre de lecteurs et lectrices, tels, par exemple, les concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dans les années 1910 et 1920. Plusieurs de ces religieux ont été des chefs de file du mouvement, tels l'abbé Lionel Groulx (*Les Rapailages*), les frères Marie-Victorin (*Récits laurentiens*), Noël Gosselin (*Les choses qui s'en vont*), etc. Ils ont été dans leur milieu des propagateurs des valeurs que défendent les textes régionalistes et ont poussé plusieurs auteurs à participer à ce mouvement. En ce sens, ils ont été des collecteurs importants de la tradition.



Wim Remysen, Aurélien Boivin, James Crombie et Marcel Bénéteau



Aurélien Boivin

## L'apport des religieux dans la propagation des récits régionalistes

Aurélien Boivin  
Université Laval, Québec

### Résumé

Cette communication tente de montrer le rôle des religieux et l'influence qu'ils ont exercée dans la propagation du mouvement régionaliste ou terroiriste québécois dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle. Ces religieux ont été d'ardents défenseurs des valeurs traditionnelles alors que s'amorçait au Québec ce qui deviendra, dans les années 1940, une ère dite de modernité. La communication examine aussi l'impact de ces auteurs sur divers concours qui ont rejoint une foule de participants, mais aussi un très grand nombre de lecteurs et lectrices, tels, par exemple, les concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dans les années 1910 et 1920. Plusieurs de ces religieux ont été des chefs de file du mouvement, tels l'abbé Lionel Groulx (*Les Rapailages*), les frères Marie-Victorin (*Récits laurentiens*), Noël Gosselin (*Les choses qui s'en vont*), etc. Ils ont été dans leur milieu des propagateurs des valeurs que défendent les textes régionalistes et ont poussé plusieurs auteurs à participer à ce mouvement. En ce sens, ils ont été des collecteurs importants de la tradition.

Dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle, et même un peu au-delà, plusieurs religieux, il faut le dire d'emblée, conscients de leur statut et de leur position dans la société, ont appuyé ouvertement l'idéologie agriculturiste et ont pris une part active au mouvement régionaliste, qui a fait la pluie et le beau temps au Québec, depuis la fondation de la Société du parler français au Canada, en 1902, et la création de son *Bulletin* jusqu'à l'avènement de la Deuxième Guerre mondiale. Qu'ils soient membres du clergé régulier ou séculier, ou encore rattachés à des communautés de frères enseignants, ces « prolétaires de la Sainte Église », comme les a appelés le frère Untel dans ses *Insolences* (1959), ont joué un rôle important dans l'histoire littéraire canadienne-française. L'abbé Henri-Raymond Casgrain, alors vicaire à la paroisse Notre-Dame de Québec, ne s'est-il pas considéré comme le père de cette littérature, lui qui a fondé en 1861, avec la collaboration du médecin-journaliste Joseph-Charles Taché, *Les Soirées canadiennes*, puis, à la suite d'un différend avec son pourtant étroit collaborateur, *Le Foyer canadien*, en 1863. Dans un texte majeur, « Le Mouvement littéraire en Canada<sup>1</sup> », publié en 1866, il s'est fait le promoteur d'une littérature natio-

1. Henri-Raymond Casgrain, « Le Mouvement littéraire en Canada », dans *Le Foyer*

nale autonome, différente de la grande littérature française, incitant les écrivains d'ici, jeunes et moins jeunes, à s'inspirer de la réalité canadienne et à créer une littérature qui « sera le miroir de notre petit peuple dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement » (p. 369). Point étonnant qu'il en ait fixé en même temps les balises quand il affirme :

Si, comme cela est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélicatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois (p. 368).

Ce texte exercera une influence considérable sur les écrivains de l'époque, tenus à se conformer à la promotion de la religion, de la langue et de la foi, comme le soutiendra un autre membre du clergé, l'abbé Camille Roy, qui, de retour d'un séjour d'études à la Sorbonne, appuie sans réserve, sans faire la moindre allusion au texte de Casgrain, la proposition de son devancier dans une conférence qu'il prononce devant les membres de la Société du parler français au Canada, le 5 décembre 1903, texte publié sous le titre « La Nationalisation de la littérature canadienne », dans le *Bulletin* de la Société, en 1904 et 1905<sup>2</sup>. Dans cette conférence, qui a fait date, le futur doyen de la faculté des lettres de l'Université Laval et futur critique littéraire influent, insiste pour que les écrivains d'ici « traite[nt] des sujets canadiens et les traite[nt] d'une façon canadienne : tel est le mot d'ordre que s'en vont répétant nos publicistes et nos critiques » (p. 117). Il ne condamne ni ne bannit toutefois les écrivains qui s'occupent « à écrire sur des questions qui relèvent d'une autre histoire que la nôtre » (*ibid.*). S'il est d'avis qu'il faille éviter cet autre excès, il proclame haut et fort l'avènement d'une littérature canadienne qu'il définit par ce qu'il appelle sa « triple inspiration : catholique, nationale et française », tout en ajoutant que, « comme l'âme canadienne est bien éloignée de l'âme française, il serait souverainement malhabile de calquer notre littérature nationale sur la littérature française contemporaine » (p. 137). Cette dernière littérature, il n'hésite pas à la considérer comme une ennemie, car elle « menace

---

*canadien*, vol. iv (1866), p. 1-33 [reproduit dans ses *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin, 1884, t. i, p. 353-375.

2. Camille Roy, « La Nationalisation de la littérature canadienne », dans *Le Bulletin du parler au français au Canada*, vol. iii, n° 4 (décembre 1904), p. 116-123 ; n° 5 (janvier 1905), p. 133-144.

d'effacer sous le flot sans cesse renouvelé de ses débordements le cachet original qui doit marquer la nôtre » (p. 121).

Voilà deux hommes d'Église qui, par ces deux textes majeurs, exerceront une influence considérable sur la destinée ou la bonne marche de la littérature canadienne-française pendant près d'un siècle, en particulier, dans le cas de Roy, auprès des partisans du mouvement régionaliste, que l'Église catholique encourage de par les valeurs qu'il défend. Faut-il alors s'étonner que certains membres du clergé ou des religieux aient senti le besoin d'écouter cet appel et de participer à leur tour à ce mouvement ?

Ce sont justement et uniquement ces religieux écrivains qui m'intéressent, afin de me confirmer à la commande de mon bon ami Jean-Pierre Pichette, que je remercie de m'avoir invité à participer à cette riche rencontre consacrée au rôle ou à l'apport des religieux, de quelque obédience qu'ils soient, dans le développement du patrimoine culturel et religieux, tant au Québec et en Amérique française qu'en France, tant du point de vue ethnographique et oral que littéraire. En me pliant à cet exercice, en limitant mon exposé à l'action des religieux dans le vaste mouvement régionaliste, il me faut me résigner à ignorer quelques figures de proue, les Adjutor Rivard, Damase Potvin, Georges Bouchard, pour me limiter. Mais consolons-nous : il y a aussi des figures dominantes du côté des religieux, tels les abbés Camille Roy et Lionel Groulx, les frères Marie-Victorin et Gilles, et, vous l'attendiez sans doute, l'abbé Félix-Antoine Savard, l'auteur de *L'Abatis* (1941). Voilà une belle brochette d'écrivains qui, par leur implication et leurs publications, ont enrichi non seulement le mouvement mais aussi toute la littérature. J'évoquerai, avant de conclure, l'apport de d'autres religieux qui ont participé avec succès aux quatre premiers concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, entre 1916 et 1919.

Je passe volontairement sur les considérations sociales et économiques de l'époque où l'on décèle, dans le discours, une opposition récurrente et marquée entre la campagne, idyllique, associée au paradis, et la ville, menaçante, toujours associée à l'enfer et qui déshumanise celui qui s'y réfugie pour dépérir misérablement au lieu de se réaliser pleinement au contact de la nature grandiose du Créateur, qui assure bonheur et prospérité à celui qui reste fidèle à ses origines terriennes. Il faut donc que des intellectuels, qui de surcroît font partie de l'élite intellectuelle, comme des religieux, prennent la plume pour rejoindre le peuple en publiant des textes qui défendent la culture paysanne, la langue française, les coutumes et les traditions, menacées par la désertion des campagnes et par l'attrait de la ville et de la modernité.

## L'abbé Camille Roy, un précurseur

Déjà impliqué dans l'avènement d'une littérature nationale autonome, l'abbé Camille Roy prêche d'exemple en publiant dans *Le Soleil* du 28 octobre 1905, sous le pseudonyme Benj[amin] des Anges, formé des deux prénoms de ses parents, « Le Vieux Hangar<sup>3</sup> ». Dans ce texte, qui servira de modèle à plusieurs autres écrivains, l'auteur redonne vie à ce vieux bâtiment, – les qualificatifs de la vétusté reviennent souvent dans les titres – bâtiment qui a rendu tant de louables et de précieux services à toute la famille au cours de sa longue existence, mais dont l'utilité s'est soudainement envolée avec les caprices du progrès et de la modernité. Le paysan a enrichi sa maison d'une cuisine d'été, accolée à celle-ci, que le hangar, caché derrière, « n'a pu remarquer à cause de ses fenêtres et de ses yeux fermés ». Si Roy est le premier, dans ce genre de récit, à se méfier des transformations apportées dans la vie quotidienne des paysans, il n'est certes pas le dernier. Comme d'autres écrivains le feront après lui, il privilégie le procédé d'opposition pour attirer l'attention de ses lecteurs. Le hangar, parce qu'il a longtemps vécu, est chargé de précieux souvenirs, qui méritent considération, au même titre que tous les membres de la famille dont il faisait partie. Quel contraste avec la pauvre cuisine d'été qui n'a pas d'histoire et, surtout, pas d'âme !

Le ton est dès lors donné, la manière, bien arrêtée, la route, toute tracée pour les écrivains qui partagent, non sans la même nostalgie du passé, l'idéologie de conservation, en se méfiant, voire parfois en condamnant l'industrialisation, qu'ils jugent trop rapide et combien dangereuse. J'ai déjà proposé une typologie des textes qu'ils font paraître dans de nombreux périodiques<sup>4</sup> : les « récits proprement dits », qui proposent une intrigue, souvent axée sur des souvenirs d'enfance évoquant ou rappelant un passé révolu que l'on regrette ; les « évocations nostalgiques », textes dans lesquels les auteurs, comme Rivard dans ses deux recueils, *Chez nous*<sup>5</sup> (1914) et *Chez nos gens*<sup>6</sup> (1918), humanisent des objets de la société traditionnelle disparus ou menacés de disparition, tels le poêle à deux ponts, qui « chante, ronfle ou murmure » d'une voix « régulière, monotone, rassurante » (p. 26), ou encore le vieux ber, que les familles se sont transmis d'une génération à l'autre « comme un héritage sacré » (p. 11). Il y a enfin les « portraits » dont est passé maître l'agronome Georges Bouchard

- 
3. Camille Roy, « Le Vieux Hangar », dans *Le Soleil*, 28 octobre 1905, p. 21 [reproduit dans *Propos canadiens*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1912, p. 3-12.
  4. Aurélien Boivin, « Les Récits régionalistes ou la nostalgie du passé », dans *Présentations à la Société royale du Canada*, vol. 53 (2000), p. 5-20.
  5. Adjudor Rivard, *Chez nous*, Québec, L'Action sociale catholique, 1914, 145 p.
  6. Adjudor Rivard, *Chez nos gens*, Québec, Édition de L'Action sociale catholique, 1918, 135[1] p. 3-12.

dans *Vieilles Choses, vieilles gens*<sup>7</sup> (1926), tels le maître-chantre, le cor-donnier ou la servante du presbytère. C'est toutefois le Rivard deuxième manière, celui qui remonte dans ses souvenirs pour raconter une coutume, comme la criée pour les âmes à la porte de l'église, ou une scène de la vie paysanne, comme l'heure des vaches, qui semble avoir davantage influencé des écrivains comme Lionel Groulx ou le frère Marie-Victorin, deux des plus dignes et notables représentants de la première catégorie de textes régionalistes, les récits proprement dits.

### **Les Rapailages de Lionel Groulx**

Avec son recueil, *Les Rapailages*<sup>8</sup>, publié en 1916, Lionel Groulx, qui n'est pas encore le brillant intellectuel appelé à faire sa marque dans les décennies suivantes en tant qu'historien, donne à ce genre de récits ses lettres de noblesse, tout en apportant au mouvement et à la littérature du terroir une visibilité exceptionnelle. Car Groulx, est-il besoin de le préciser, est resté attaché à ses origines terriennes – il a passé son enfance dans la région de Vaudreuil – qu'il n'a jamais reniées. Pour inculquer à ses lecteurs le respect à l'égard du passé, des traditions et de la vie champêtre, il s'est fait un devoir de recueillir ses souvenirs d'enfance, avec la même émotion, la même joie, le même bonheur que l'agriculteur met pour récolter les rapailages, dont il donne une définition : ces endroits « presque toujours à l'ombre du bois, là où les grandes faucheuses ne peuvent aller, à cause des pierres et des souches. Il faut donc les faucher doucement, par petits andains, à la petite faux » (« Le Dernier Voyage », p. 125). Cette enfance, ce passé révolu, mais encore magique, merveilleux, est associé à un âge d'or, à un temps sacré sous la plume de l'écrivain devenu adulte et membre du clergé de surcroît, est encore plus inspirant, plus absolu aux yeux des lecteurs, combien émus, par exemple, par « Les Adieux à la Grise ». Ce récit, sans doute le plus connu de l'auteur, pour qui tout est prétexte pour évoquer le temps sacré de son enfance dans une famille religieuse et attachée aux traditions et aux coutumes d'antan, de même qu'à cette belle langue française, dont plusieurs mots et expressions sont désormais relégués aux glossaires. Ainsi, la vente de la Grise à « l'acheteur de guenilles » (p. 15), cette vieille jument qui a rendu, pendant vingt-six ans, de si loyaux services à toute la famille, provoque une véritable commotion dans la famille, qui ne sera plus jamais la même après le départ

7. Georges Bouchard, *Vieilles Choses, vieilles gens. Silhouettes campagnardes*, préface de Rodolphe Lemieux, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1926, 192 p. On consultera aussi du même auteur *Premières Semilles*, préface de Camille Roy, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1917, 96 p.
8. Lionel Groulx, *Les Rapailages (Vieilles choses, vieilles gens)*, Montréal, Imprimé au « Devoir », 1916, 159-[1] p.

de la bête, elle qui sait, parce qu'elle est humanisée, qu'elle s'en allait pour toujours. Une rupture semblable se produira dans la famille Hamel, après la chute du gigantesque orme dans « La Corvée des Hamel » de Marie-Victorin. Groulx décrit encore une scène de mœurs, la récitation du chapelet au pied de la croix du chemin, érigée sur la ferme de son grand-père, une coutume, celle de l'enseignement du catéchisme par le curé en préparation à la communion solennelle (« Quand nous marchions au catéchisme »), une superstition, celle qui veut que, selon sa grand-mère, on ne doive jamais piétiner l'herbe écartante, sinon le téméraire, encore plus fortement s'il était nu-pieds, « éprouvait un vague malaise, [s]a tête devenait lourde, puis venait le mal de cœur suivi de vomissements », alors qu'« autour de lui les arbres se mettaient à tourner et à danser » (p. 105), comme l'auteur a lui-même été victime, un soir de septembre, après avoir traîné, en se rendant chercher les vaches, en s'empiffrant de divers petits fruits qui provoquent une indigestion et qui permet à Groulx le religieux de ne pas trop se compromettre, tout en rendant compte d'une croyance de grand-mère... « Le Vieux Livre de messe » est raconté à la manière d'un conte et n'est pas dépourvu d'humour, lui aussi, alors que, dans « Le Blé », Groulx évoque le magnifique spectacle du blé qui lève (p. 84), rappelant la coutume de la fête champêtre qui suivait la coupe du blé, suivie des opérations d'engerbage, de battage, du voyage au moulin à moudre, qui transformait cette richesse en farine puis en pain nécessaire à la vie. Dans « Le Dernier Voyage », il rappelle ses derniers moments sur la ferme paternelle, à la veille de son départ pour le séminaire, alors que son père lui permet, comme un privilège ou un rituel sacré, de fermer une dernière fois « les grandes portes de frêne » (p. 129) de la grange, ce qui provoque chez le narrateur devenu adulte et même après toutes ces années une envie de pleurer.

On le voit aisément, Groulx ne poursuit qu'un but : sensibiliser ses lecteurs et lectrices aux us et coutumes de la société traditionnelle menacés par l'avènement de la société urbaine et par l'attrait d'un monde que l'on dit plus moderne, mais souvent déshumanisé. Par ce retour au passé, qu'il sacralise en évoquant le monde de l'enfance, il veut les sauver de l'oubli en incitant d'autres écrivains à faire comme lui. Pour lui, la sauvegarde de la race est à ce prix.

### **Les *Récits laurentiens* de Marie-Victorin**

Comme Lionel Groulx, le frère Marie-Victorin, né Conrad Kirouac, membre de la communauté des frères des Écoles chrétiennes, a voulu, dans ses *Récits laurentiens*<sup>9</sup>, rendre hommage à son pays, en particulier à

---

9. Marie-Victorin [né Conrad Kirouac], *Récits laurentiens*, illustrations d'Edmond-J.

sa terre natale qu'il « se devait d'exalter, selon Albert Ferland, le préfacier, en un beau livre » dans lequel « il la magnifie avec une note de tendresse, qui émeut, et des mots qu'on n'avait pas, semble-t-il, encore entendus » (p. 13). Il faut lui donner raison car, dans les neuf textes qui composent le recueil, Marie-Victorin se fait le chantre de la nature canadienne et du pays, répondant ainsi aux vœux de Casgrain et de Roy, et, comme Groulx, le chantre d'une époque révolue, celle de l'enfance-en-allée. Il s'intéresse lui aussi aux scènes de mœurs, comme celle de la corvée, dans « La Corvée des Hamel », la récitation du chapelet, un soir du mois de Marie, au pied de la croix de chemin, dans « La Croix de Saint-Norbert ». Il rappelle encore une légende, celle du « Rosier de la Vierge », qui a poussé presque miraculeusement dans la corniche où trône la statue de la sainte, sur la façade de l'église de l'Ancienne-Lorette. Lui qui est déjà botaniste et qui s'apprête à accepter un poste de professeur dans cette discipline à l'Université Laval de Montréal, se fait géographe en situant méticuleusement chacun de ses récits dans des lieux qui ont marqué son enfance, incitant les écrivains à l'imiter. C'est sur la ferme de ses grands-parents à l'Ancienne-Lorette que Siméon Hamel, répondant à l'ultimatum de son voisin, organise une corvée qui réunit sur la ferme ancestrale les membres de la grande famille venus d'un peu partout pour abattre l'orme plus que centaine devenu, aux dires du voisin, une menace. Le craquement sourd, funeste de l'arbre qui tombe sous les coups de hache répétés est le prélude à la mort de Siméon, quelques mois plus tard, car, en vérité, de conclure le narrateur, devenu adulte, « l'homme et l'arbre avaient des racines communes dans la terre des Hamel » (p. 49).

Les trois récits suivants se déroulent à Saint-Norbert-d'Arthabaska, dans la région des Bois-Francs, sur la ferme de ses autres grands-parents, où Marie-Victorin a pris l'habitude de passer ses vacances estivales. Il évoque d'abord, lors d'une visite, plusieurs années plus tard, le souvenir de la croix du chemin, « simple et vieillie dont la vue lui [étreint] l'âme » (p. 80), et qui lui rappelle le premier geste de son arrière-grand-père, qui, après avoir pris possession d'une nouvelle terre, y a érigé, seul, une croix pour rendre gloire à son Créateur. Il rappelle encore, dans « Sur le renchaussage », comment il a hérité, au cours d'un été, de cette occupation exercée par un enfant tout autour de la maison et qui lui tient à cœur, mais que le cheval d'un voisin, venu prendre livraison du lait pour la beurrerie, piétine au grand dam de l'enfant. La morale de cette histoire : « il n'y a pas de chagrins d'enfant ; il n'y a que des chagrins tout court » (p. 89). Dans « Charles Roux », il évoque un personnage qui a marqué son enfance et

---

Massicotte et préface d'Albert Ferland, Paris [et] Tournai, [s. d.], 245 p. (« Ma bibliothèque ») [1<sup>re</sup> édition : Montréal, Frères des Écoles chrétiennes, 1919, 207 p.].

qui n'est sans doute pas étranger au développement chez lui de la lecture et de son amour des livres. Marie-Victorin véhicule encore dans au moins trois de ses récits l'idéologie agriculturiste, ce qui est déjà évident dans les simples intitulés de ces récits : « Ne vends pas la terre », « Le Colon Lévesque » et « La Corvée du pauvre ». Marie-Victorin se dit convaincu qu'il faille, à tout prix, servir fidèlement, religieusement même, la terre sous peine de s'exposer à des peines sévères. La corvée du bois de chauffage que le géant du Nord, le curé Labelle, a organisée pour secourir les pauvres d'un quartier défavorisé de Montréal, permet à un père de famille de retrouver son fils, exilé à la ville, à la suite d'une dispute. Il parvient à la convaincre de revenir à la campagne avec sa petite famille, assurant ainsi la relève. Dans « Le Colon Lévesque », l'auteur raconte l'aventure d'un habitant du rang des Quarante, au pied du mont Belœil, forcé d'aller s'installer en Abitibi, une région récemment ouverte à la colonisation et que chantera le missionnaire Félix-Antoine Savard dans *L'Abatis*. Marie-Victorin entend participer au mouvement en faveur du retour à la terre et alerter ses concitoyens sur les dangers de la désertion des campagnes en apportant des exemples concrets, propres à susciter la réflexion, comme il le fait par l'entremise du vieux Félix Delage, qui refuse de vendre sa terre à un agent immobilier, quitte à la laisser en friche pendant quelques années, tant que ses deux petits-fils, qui ont la vocation, ne seront pas en âge pour assurer la relève.

Les *Récits laurentiens*, comme les *Croquis laurentiens* d'ailleurs, sont écrits dans une langue souvent poétique où s'entremêlent, comme chez Groulx, des mots et expressions populaires placés en italique ou encore entre guillemets. Car, lui aussi veut sauver de l'oubli tout un vocabulaire qu'il emprunte aux glossaires et qu'il sait menacés.

### **Les choses qui s'en vont du frère Gilles**

Cette défense, ce soutien à cette vieille langue de chez nous est encore plus manifeste dans le recueil du frère Gilles, né Noël Gosselin, *Les choses qui s'en vont...*<sup>10</sup>, publié en 1918 et réédité la même année dans une nouvelle édition corrigée et augmentée, passant de 5 à 12 textes, réparties en trois sections, intitulées respectivement « À la maison », « Près de la maison » et « Dans les champs ». Dans la préface ou ce qui en tient lieu, le frère Gilles, dans un dialogue avec quelqu'un qu'il n'identifie pas, prétend avoir abandonné son projet d'écriture consacré aux « choses qui s'en vont », car, après avoir lu le récit de Roy, il a dévoré deux « beaux livres [... dont] l'éloge n'est plus à faire », soit *Chez nous* de Rivard et *Les*

---

10. Frère Gilles [né Noël Gosselin], *Les choses qui s'en vont. Causettes canadiennes*. Nouvelle édition corrigée et augmentée, Montréal, Édition de « LaTempérance », 1918, 186-[1] p. [1<sup>re</sup> édition : 1918, 64 p.].

*Rapailages* de Groulx, livres avec lesquels, poursuit-il, sa « prose d'habitant » ne peut rivaliser : « Après ces pages aussi savoureuses qu'élégantes et où les mots du terroir sont jetés comme des fleurs sous les pas des plus harmonieuses périodes classiques, les miennes, écrites un peu comme je te pousse, m'ont paru aussi insipides que vulgaires » (p. 3). C'est pourquoi il confesse les avoir abandonnées. Son interlocuteur anonyme, réel ou inventé, lui reproche sa décision, en lui avouant qu'il a eu « tort de ne pas les revoir », car, selon lui, « [l]es félicitations que méritent [les deux] éminents auteurs pour leur œuvre à la fois hautement littéraire et profondément canadienne, auraient dû [l']encourager » (p. 3-4). Et s'il ne fait pas œuvre littéraire, peut-être peut-il faire œuvre canadienne. Comme ses textes ont été écrits dans la langue du terroir, ils seront donc utiles pour enrichir le *Glossaire du parler français au Canada* (1930). Il faut toutefois déplorer le fait que le frère Gilles utilise un flot de mots et d'expressions, dont plusieurs sont assurément rares, eux aussi placés en italique, et dont il ne donne jamais de définition ou d'explication, soit dans le texte ou encore en note infrapaginale.

Les textes du premier groupe font l'éloge de deux objets qui ont rendu de précieux services aux familles de la société traditionnelle, soit le rouet et le métier. Lui-même d'origine terrienne, – il a passé son enfance sur une ferme de Saint-Michel-de-Bellechasse –, il fait encore l'éloge de la terre, à laquelle il voue un amour inconditionnel, presque exagéré. Dans les textes du deuxième groupe, au nombre de quatre, il évoque les bienfaits de la laiterie, du moulin à vent, du moulin à farine et des instruments aratoires, tels le fléau et le crible. Quant à ceux du dernier groupe, ils rappellent des travaux et activités de la société traditionnelle, la récolte du foin à la petite faux, occasion rêvée de sociabilité, tout comme la corvée et la séance du brayage de lin, activité commune tout comme celle que nécessitent les réparations de clôtures de pieux.

Toujours l'auteur, réfractaire au progrès et à l'industrialisation, dont il condamne sans équivoque les techniques modernes et ses effets néfastes, voire dangereux, pour assurer « la suite du monde », selon la belle expression du poète cinéaste Pierre Perrault, évoque le temps passé, un temps révolu, qu'il regrette avec beaucoup de nostalgie, ce qui n'est pas le cas de l'abbé Félix-Antoine Savard.

### **L'Abatis de Félix-Antoine Savard**

Avec son recueil composite, *L'Abatis*<sup>11</sup>, publié en 1941, Félix-Antoine Savard se révèle sans aucun doute le plus lyrique et le plus poétique des

---

11. Félix-Antoine Savard, *L'Abatis*. Dessins d'André Morency, Montréal, Fides, 1943, 209 p.

écrivains régionalistes, en même temps qu'il est l'un des derniers à faire paraître ce genre de textes. Il s'inspire de son implication personnelle à titre de missionnaire dans la région de l'Abitibi-Témiscamingue, où il a accompagné un groupe de défricheurs-colonisateurs, dans les années 1935-1938, avec entre autres objectifs, de contrer les effets – et sans doute aussi les méfaits – de la Crise économique qui secoue alors toujours le Québec. Au milieu des colons dont il admire le courage et la détermination de même que l'esprit de sacrifice et le don de soi, l'auteur de *Menaud, maître-draveur* (1937) évoque à son tour l'âpre conquête du sol abitibien en vue de contrer la désertion des campagnes et l'exil à la ville. Dans une langue à nulle autre pareille, lyrique, poétique, il s'attarde aux nombreux contacts qu'il a eus au milieu des colons et auprès d'une nature, farouche et exigeante, exploitant, voire chantant, une sorte de Nord mythique. À la manière d'une épopée, il vante les mérites de ces colons qui ont accepté de quitter famille et amis pour devenir de véritables conquérants d'un nouveau continent, certes primitif, mais combien pur.

Comme Louis Hémon, dans son célèbre roman *Maria Chapdelaine*, que Marie lit à son père, analphabète, avant de monter dans les Hauts, lui qui avait pourtant juré de ne plus travailler à la solde des Anglais dominateurs et usurpateurs du territoire, le sien, microcosme de tout le pays, Savard présente, dans *L'Abatis*, deux sortes de personnages, des aventuriers et des sédentaires et je ne suis pas sûr que son cœur soit tout entier du côté des premiers, où figure entre autres Mas, son premier guide, le « prince des merveilles », « le plus sage et le plus civilisé » (p. 99) parmi tous les hommes qu'il a fréquentés. Du deuxième groupe, on trouve des paysans qui alimentent ses souvenirs de missionnaire. Pour lui, « le vrai paysan est d'abord un contemplateur [...qui] atteint la poésie profonde », parce qu'il est un être accordé avec la nature ; il est encore « le possesseur, l'homme de l'alliance, celui qui, en vertu d'une sorte de sacrement de nature, prend une terre et se livre amoureusement avec elle au travail de la vie » (p. 192). Il glorifie dans « Le Paysan et la nature », l'âme paysanne, évoquant sa jeunesse passée « parmi les gens de la terre et des bois », les hommes des champs envers qui il est toujours resté fidèle. Il prend le parti des humbles, des laissés-pour-compte, tel Alexis Lapointe, dit le trotteur, dans « Le Centaure Alexis », une pièce d'anthologie, au même titre que « Le Canot » et « Les Oies sauvages ». Il est solidaire des paysans et des petites gens solidement et passionnément attachés à la terre.

Voilà assurément un recueil unique à cette époque, tant par son lyrisme que par son attachement à ce qui ne sont plus que des souvenirs dans un monde qui a oublié la nature et son environnement et, partant, la notion et l'amour du pays.

### Les concours de la SSJB de Montréal

Il faudrait encore parler des concours thématiques de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui, entre 1916 et 1919, ont généré quatre recueils regroupant près de cinquante textes des auteurs primés. Dix des quarante-huit textes, pour être plus précis, sont l'œuvre de religieux, soit plus de 20 %. Parmi ces religieux, il faut certes noter le frère Marie-Victorin, lauréat du deuxième prix du premier concours, sous le thème de « La Croix du chemin<sup>12</sup> » avec « La Croix de Saint-Norbert », et gagnant du deuxième concours organisé sous le thème « La Corvée » avec « La Corvée des Hamel ». Quant à Lionel Groulx, il mérite une mention au premier concours avec « La Vieille Croix du Bois-Vert », reproduit dans son recueil sous le titre « La Vieille Croix des Chenaux ». À son unique participation, l'abbé Arsène Goyette, sous le pseudonyme Esdras du Terroir, remporte le quatrième prix du deuxième concours avec son récit « La Corvée du cimetière », opération que le père Michel Desbiens, un marguillier, avec les encouragements de son curé, a organisée pour refaire une toilette au cimetière de Saint-Jacques et pour redonner sa belle physionomie à « la cité des morts » (*La Corvée*, p. 74), alors que des enfants se livrent à une autre corvée, « une corvée de prières pour vider le purgatoire » (*ibid.*, p. 75), en s'inspirant du sermon du curé à la cérémonie du jour des morts. Le succès est complet : « En ce jour-là, pendant que résonnaient les notes de l'Angelus, [...] la paix régnait à souhait dans le cimetière, purgatoire des corps, et dans l'abîme, purgatoire des âmes » (*ibid.*, p. 76).

Parmi les lauréats du troisième concours, sous le thème « Fleurs de lys », figurent trois frères de la communauté des frères des Écoles chrétiennes, qui suivent sans doute les traces de leur collègue Marie-Victorin. L'un d'eux, le frère Élie, remporte le cinquième prix avec un texte à caractère historique mettant en scène Pierre Le Moine d'Iberville, « notre Du Guesclin, notre Jean Bart, un nouveau Champlain » (*Fleurs de lys*, p. 83). Deux autres frères verront leur texte publié, sans être primé toutefois, dans

12. *La Croix du chemin. Premier concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, [préface de Camille Roy, introduction d'Arthur Saint-Pierre, illustrations de Jean-Baptiste Lagacé], Montréal, [Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal], 1916, 220 p. ; *La Corvée. Deuxième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, précédé de « L'annonce du concours » par Arthur Saint-Pierre et du « Rapport du jury », par l'abbé Émile Chartier, [Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal], 1917, 239-[1] p. ; *Fleur de lys. Troisième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, précédé de « L'Annonce du concours » et du « Rapport du jury », par Ægédus Fauteux, Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal], 1918, 158 p. ill. ; *Au pays de l'étable. Quatrième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, illustrations d'Edmond-J. Massicotte, [Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal], 1919, 194 p.

le recueil portant le même titre que le concours, soit le frère Robert, qui immortalise, dans « Une expédition vers le lac Supérieur », les exploits du voyageur Daniel Greysolon, sieur du Luth, et le frère Rodolphe, qui, dans « Les Derniers Lys de France », rend compte de l'héroïsme du chevalier de Lévis, qui accepte de déposer les armes, à la suite de la capitulation de Montréal, en 1759, mais qui refuse de livrer drapeaux et porte-étendards, qu'il brûle avec ses troupes par patriotisme.

Lors du quatrième concours, sous le thème « Au pays de l'érable », quatre des douze écrivains qui ont droit à la publication dans le recueil paru sous le même titre sont des religieux, tous de la communauté de frères des Écoles chrétiennes. Les frères Arsène et Robustien remportent les quatrième et cinquième prix, alors que les frères Élie (encore lui) et Simon méritent des mentions. Le premier s'intéresse au destin de Jean Morin, le fils d'un habitant qui hésite à servir son pays lors du premier conflit mondial, mais qui, finalement, se couvre de gloire après avoir rejoint son bataillon. Le deuxième évoque cette coutume sacrée qui veut que, dans la nuit des morts, on récite des prières pour le repos des âmes des trépassés au lieu de dormir douillettement dans son lit. Quant au frère Élie, il aborde le thème de l'humanité d'un Indien qui, au cours d'une expédition, laisse la vie sauve à un jeune Anglais orphelin, qui aurait pu être la douzième chevelure qu'il espérait pour pouvoir épouser celle qu'il aime. Enfin, le frère Simon se remémore la visite qu'il a faite, en compagnie de son père, chez un voisin au moment de la prière du soir en famille. Personne de la maison n'a répondu à la porte, car toujours « Dieu passe avant les hommes » (*Au pays de l'érable*, p. 151).

D'un recueil à l'autre, d'un concours à l'autre, l'intérêt pour « les vieilles choses, vieilles gens » pour reprendre un titre à Georges Bouchard, s'accompagne toujours d'un engouement pour la vieille langue française, que l'on met abondamment à contribution, afin de rappeler l'ancien temps, le passé révolu, les temps mythiques des origines. Si les auteurs, qu'ils soient religieux ou non, ont voulu évoquer quelques scènes de mœurs, des objets d'une si grande utilité jadis, maintenant menacés de disparition avec la montée du progrès ou l'arrivée de la modernité, des lieux aussi, comme le vieux hangar ou la vieille laiterie, ils ont encore utilisé une langue, elle aussi menacée, condamnée à figurer dans les glossaires, mais qui pourtant précise l'identité du peuple canadien-français. Parfois, les mots et expressions semblent si rares que les écrivains les considèrent eux-mêmes comme des intrus, en les plaçant en italique ou entre guillemets. S'ils les utilisent, c'est sans doute pour les sauver de l'oubli. Il eut toutefois été utile pour les lecteurs « modernes » que les auteurs les définissent pour qu'ils puissent les utiliser à leur tour.

Il faut encore remarquer que ces écrivains, en remontant comme ils le font dans leurs souvenirs qu'ils tentent de rattacher au présent, sont des intimistes. Ils se mettent à nu devant le public, conscient que leurs lecteurs pourront épouser la cause que, en définitive, ils défendent, parfois avec émotion, toujours avec nostalgie, rarement, diront certains commentateurs, avec subtilité, car ils poursuivent un but bien précis : la sauvegarde du patrimoine par le rappel, voire la réhabilitation des choses du passé que menace le progrès, considéré souvent comme un véritable ennemi.



Sœur Denise Rodrigue en conversation avec Kenneth Deveau